

**Zeitschrift:** Schweizerische Kirchenzeitung : Fachzeitschrift für Theologie und Seelsorge  
**Herausgeber:** Deutschschweizerische Ordinarienkonferenz  
**Band:** 120 (1952)  
**Heft:** 38

## Heft

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.08.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# SCHWEIZERISCHE KIRCHEN-ZEITUNG

Redaktion: Dr. phil. et theol. ALOIS SCHENKER, Prof. theol., Adligenswilerstraße 8, Luzern. - Tel. 2 65 93

Verlag und Expedition: Rüber & Cie., Buchdruckerei und Buchhandlung, Luzern, Frankenstraße 7—9, Telephon 2 74 22.  
Abonnementspreise: jährlich Fr. 14.—, halbjährlich Fr. 7.20 (Postkonto VII 128) - Ausland: zuzüglich Versandkosten.  
Einzelnummer 30 Rp. - Erscheint am Donnerstag - Insertionspreise: Einspaltige Millimeterzeile oder deren Raum 14 Rp.  
Schluß der Inseratenannahme jeweils Montag morgens. Jeder Offerte ist zur Weiterleitung 20 Rp. in Marken beizulegen.

Luzern, 18. September 1952

120. Jahrgang • Nr. 38

**Inhaltsverzeichnis:** Die Sendung der Universität — Politik und Religion — Heutige Taktik der Kirchenfeinde — Gnadenlehre und Glaubensverkündigung — Ein heiliger Pfarrer P. Anton Maria Pucci, OSM. (1819—1892) — Zur Moralischen Wiederaufrüstung von Caux — Zum Todestag des Herrn — Kirchenchronik — Priesterexerzitien — Priesterseminar Solothurn — Totentafel — Rezensionen

## Die Sendung der Universität

Dieses Thema hat sich der 22. Kongreß der Pax Romana gestellt. Papst Pius XII. richtete dazu ein Schreiben an die Vorsitzenden. Darin kommt er zuerst auf die Zentenarfeier der Universität von Québec in Kanada zu sprechen und bestätigt alsdann die vor kurzem gegebenen Direktiven über die Rolle der Intellektuellen in der Kirche. Nebenbei gesagt, erhellt daraus, daß päpstliche Ausführungen immer Allgemeingültigkeit haben.

Im weiteren weist der Papst alsdann auf die geschichtliche Stellung der Kirche zu den Hochschulen hin. Die Ungunst der Zeiten hat die gegenseitigen jahrhundertalten Bande zwischen Kirche und Universität leider gelockert, aber die Verumständungen der Gegenwart legen dringend nahe, sie wieder enger zu knüpfen. Diesem Anliegen ist auch das Thema des Kongresses gewidmet, mit dem sich nun auch das päpstliche Schreiben befaßt und wertvolle Ausblicke eröffnet.

Das Schreiben ist in Nr. 200, vom Mittwoch, dem 27. August 1952, im «Osservatore Romano» veröffentlicht. A. Sch.

A Nos chers fils Roger Millot et Rosaire Beaulé, Présidents de « Pax Romana »

Quel motif de joie et d'espérance pour Notre cœur paternel que votre Assemblée mondiale d'étudiants et d'intellectuels catholiques sur la terre canadienne qui Nous est si chère, en cette province de Québec notamment qui s'apprête à célébrer le centenaire de sa première Université. Comment n'y pas voir le gage d'un nouvel essor de la culture chrétienne en Amérique du Nord et d'un plus large rayonnement de votre double Mouvement international? Il Nous plaît d'ailleurs que plusieurs villes, situées dans les deux régions linguistiques du pays, aient été associées à vos travaux, et Nous ne saurions douter de l'accueil empressé des autorités religieuses, civiles et universitaires. Aussi voulons-Nous qu'à l'heure où s'ouvrira, sous la présidence de Notre Vénérable Frère, l'Archevêque de Montréal, le 22<sup>e</sup> Congrès de Pax Romana, vous Nous sachiez Nous-même présent de cœur au milieu de vous, appelant sur vos assises une large effusion de grâces divines.

Du Congrès d'Amsterdam à celui de Montréal, le même idéal apostolique anime vos travaux; et c'est pourquoi Nous tenons d'abord à confirmer, comme toujours actuelles, les directives que Nous vous adressions naguère sur le rôle des intellectuels dans l'Eglise. Le thème du présent Congrès, « la Mission de l'Université », Nous incite d'ailleurs à les préciser aujourd'hui sur un point qui Nous est particulièrement cher, en souvenir de l'action décisive des Pontifes Romains aux origines des premières Universités et au cours de leur brillante histoire. Si les vicissitudes des temps ont parfois relâché ces liens séculaires entre l'Eglise et l'Université, le désarroi actuel d'une humanité avide de concorde et d'unité, l'angoisse de tant d'esprits de bonne

volonté, tout vous invite à les resserrer de nouveau. C'est dans cette pensée qu'étudiants et intellectuels catholiques, vous vous appliquerez à étudier la mission, — traditionnelle et pourtant toujours nouvelle, — de l'Université: votre devoir est de la bien connaître pour la bien servir.

Et tout d'abord il n'est pas contestable, pour qui considère une Université comme une communauté de maîtres et d'étudiants adonnés aux labeurs de l'esprit, que sa mission est d'être un foyer rayonnant de vie intellectuelle au bénéfice de la communauté nationale, dans cette atmosphère de saine liberté propre à tout culture. Tâche permanente, à laquelle Nos fils n'ont cessé de collaborer. Toutefois, si l'Université veut faire fructifier pour les générations nouvelles le trésor séculaire reçu par elle en dépôt, elle devra être attentive aux conditions particulières de la vie contemporaine. N'est-ce pas l'heure, en effet, où, dans maintes contrées, de larges couches de population aspirent à participer à une authentique culture? où les difficultés économiques et sociales de la vie étudiante et de la profession posent de graves problèmes aux responsables de la cité? l'heure enfin où les moyens modernes d'information accroissent sans cesse leur influence, au détriment parfois d'une véritable éducation de la pensée personnelle?

Si Nous élargissons les perspectives, voici qu'une tâche analogue s'offre à la grande famille des Universités, héritière du patrimoine culturel de l'humanité. Pour s'affranchir des funestes particularismes, il faut multiplier les contacts entre maîtres et étudiants des différents pays, développer, par l'étude des langues et par d'utiles collaborations, l'estime des richesses propres à chacun: c'est ainsi que les peuples, loin de se faire concurrence et de s'opposer les uns aux autres, prendront goût à se compléter mutuellement. Nous ne pouvons ici que féliciter les Mouvements de Pax Romana de leurs patients efforts en ce sens et Nous apprécions également qu'une action méthodique se développe sur le plan international, au service de la science et de la culture.

Mais cette mission de l'Université, qui rapproche les hommes et les peuples dans une pacifique collaboration des intelligences, serait décevante si elle ne s'achevait en une progressive coordination des connaissances entre elles. La communion des esprits pourrait-elle se faire utilement hors de l'unité de la vérité?

« Université, observions-Nous naguère, ne dit pas seulement juxtaposition de facultés étrangères les unes aux autres, mais synthèse de tous les objets du savoir... Et les progrès modernes, les spécialisations toujours plus poussées, rendent cette synthèse plus nécessaire que jamais » (Discours à l'Institut Catholique de Paris, 21. sept. 1950). A vrai dire, ils la rendent aussi plus difficile et plus fragile, et l'Université se doit de la préserver de deux écueils contraires. Le premier

serait l'ingérence induite de l'Etat qui, outrepassant ses pouvoirs, prétendrait imposer à l'enseignement, pour des fins politiques ou idéologiques, l'unité factive d'une philosophie arbitraire. Mais, à l'inverse, l'Université servirait mal sa mission en s'abandonnant au pluralisme ou à un syncrétisme superficiel; au seul plan de la connaissance naturelle, il lui appartient de dépasser la diversité des disciplines, de promouvoir une sagesse et de former la personnalité intellectuelle de l'étudiant: qu'elle se garde donc de faillir à sa plus haute mission, qui est de donner à de jeunes esprits le respect de la vérité, de les guider vers les libres démarches indispensables à leur maturité intellectuelle.

Mission délicate, toute de fermeté et de discrétion, à laquelle Nous convions spécialement Nos Universités catholiques, illuminées dans leur tâche par les splendeurs de la foi; elles seules peuvent poursuivre l'effort de synthèse jusqu'à la clé de voûte de l'édifice, car « cette unité ne tendra vers sa perfection que dans la mesure où elle se cherchera en Dieu, dans la charité éclairée par la science, selon la vérité unique de l'Evangile, sous la con-

duite de l'Eglise une et sainte » (Discours au Comité international pour l'unité et l'universalité de la culture, 14 novembre 1951). Au service de la jeunesse étudiante, de telles Universités, couronnées par l'enseignement de la philosophie chrétienne et de la théologie, seront des écoles de vérité; elles seront aussi des maîtresses de vie, chrétienne, morale, civique et sociale.

Que ce Congrès mondial soit donc, pour les membres de Pax Romana, l'occasion d'une prise de conscience plus vive des responsabilités communes à une heure grave de l'histoire; qu'il soit, pour tous les milieux universitaires, le point de départ d'une collaboration plus fraternelle, d'échanges plus enrichissants, permettant à l'Université de mieux remplir dans le monde sa mission éminemment humaine et pacificatrice, à laquelle l'Eglise attache tant de prix. Nous en formons le vœu de grand cœur et, en gage de ces sentiments, Nous vous accordons, ainsi qu'à tous les étudiants et intellectuels de vos deux Mouvements, Notre très paternelle Bénédiction Apostolique.

Du Vatican, le 12 août 1952.

PIUS PP. XII.

## Politik und Religion

### III.

Das Referat von Regierungsrat Glasson über dieses Thema war kein Zufall, sondern wohl beabsichtigte und funktionierende Regie, und zwar sowohl nach der persönlichen Seite des Referenten wie nach der sachlichen Seite seines Referates hin. Bekanntlich gibt es im Kanton Solothurn (wie in anderen Kantonen) sog. liberale Katholiken, d. h. Katholiken, welche religiös-kirchlich katholisch sein wollen, politisch jedoch liberal. Sie sehen entweder keine Schwierigkeiten von ihrem religiösen Kredo her, politisch freisinnig zu sein, oder von ihrem politischen Kredo her, religiös katholisch zu sein. Beides ist nur möglich, weil entweder das eine oder das andere Kredo oder auch beide zusammen nicht voll realisiert werden. Wer voll erfaßt, was sein katholisches Kredo besagt, wird nie politisch freisinnig sein, und wer voll erfaßt, was das freisinnige Kredo besagt, wird nie religiös katholisch sein. Da nun jene Parteien, welche eine Kongruenz zwischen religiösem und politischem Kredo erstreben, ständig an dieser Nahtstelle ansetzen, um die freisinnigen Katholiken politisch vom Freisinn zu lösen, sucht dieser begrifflicher Weise seine Gefolgschaft bei der Stange zu halten. Unter den vielen Mitteln, die hierfür zur Verfügung stehen und gebraucht werden, figuriert sicherlich nicht zuletzt ein Regierungsrat, der sich als katholisch bekennt und freisinnig politisiert. Eine solche Persönlichkeit scheint doch ein lebendiger und schlagender Beweis dafür zu sein, daß man katholisch und freisinnig sein kann. So wird seinen Ausführungen über diese Vereinbarkeit, welche ja der Sinn des Referates war, größere Resonanz verliehen.

Im Kanton Solothurn stellt sich das Problem für den Freisinn dringlich. Zwar hat er die Mehrheit im Volke verloren, in Parlament und Regierung. Will er sie aber wieder erringen, so braucht er dazu die Stimmen katholischer Wähler. Der früher katholische Stand Solothurn ist heute durch die Freizügigkeit beinahe paritätisch geworden, welche viele Protestanten in den Kanton brachte. Der solothurnische Schulhistoriker Dompropst Dr. Johann Mösch hat in seiner Solothurner Schulgeschichte, die zu einem guten Teile auch politische Geschichte ist und enthält, fesselnd geschildert, wie der Freisinn im 19. Jahrhundert mit List und Gewalt das großmehrheitlich katholische und konservative Solothurnervolk majorisiert und liberalisiert hat. Eines der Mittel zu diesem Zwecke war der Kulturkampf, d. h. der Kampf gegen die katholische Kirche und ihre Institutionen (Orden, Klöster und Stifte usw.). Ein williges Werkzeug wurde dem

Freisinn der Altkatholizismus. Wenn je Politik und Religion miteinander vermischt wurden, wenn je die Religion zu politischen Zwecken mißbraucht wurde, dann war das beim Altkatholizismus der Fall. Die Erinnerung an den Kulturkampf von einst mag dem Freisinn nicht gelegen sein und kommen. Eine innere Distanzierung vom Kulturkampf und vor allem eine Wiedergutmachung der Kulturkampfsünden kommt für den Freisinn nicht in Frage. Er steht nach wie vor grundsätzlich auf dem gleichen Boden. Darum macht der Freisinn aus dem heutigen nicht mehr Können eine notgedrungene Tugend des nicht mehr Wollens. Die Botschaft hör' ich wohl, allein mir fehlt der Glaube!

Dem durchschnittlichen freisinnigen Katholiken ist vielleicht die Kulturkampfgeschichte nicht mehr so präsent und zuwider. Der geistige Kulturkampf, welcher im weltanschaulichen Freisinn verwurzelt ist, kommt ihm viel zu wenig oder gar nicht zum Bewußtsein. Der politische Alltag bringt sachpolitisch wie personalpolitisch so viele Dinge, worüber man in guten Treuen verschiedener Meinung sein kann, daß die weltanschauliche Virulenz des Freisinns latent bleibt. Die Führer des Freisinnes werden sich hüten, ihre Gefolgschaft vor den Kopf zu stoßen, die sie aus den Reihen der freisinnigen Katholiken nötig haben. So helfen viele Faktoren zusammen, daß eine politische Gutgläubigkeit entsteht und besteht, der sich sowohl die Seelsorge wie die katholische Politik gegenübersehen.

Daß Parteien, die auf dem Boden katholischer Weltanschauung politisieren wollen, Gefolgschaft bei denen suchen, welche auf dem gleichen weltanschaulichen Boden stehen und daher auch auf dem gleichen Boden konsequent und kongruent zu ihrem Glauben politisieren — sollten, liegt auf der Hand. Jede Partei wirbt um Gefolgschaft durch Darlegung ihres Programms und Begründung desselben. Der Freisinn macht es nicht anders. Der positiven Seite der Darlegung des eigenen Programms gesellt sich die negative Seite der Kritik anderer, entgegengesetzter Parteien und ihres Programms hinzu. Man kann es also einer Partei, die grundsätzlich auf dem Boden der katholischen Weltanschauung politisieren will, in keiner Weise verargen oder zum Vorwurfe machen, wenn sie die Katholiken auf die politischen Konsequenzen ihres katholischen Glaubens aufmerksam macht, sowie auf die Inkonsequenz und Diskrepanz, welche zwischen dem katholischen Glauben und einem z. B. sozialistischen oder freisinnigen Politisieren liegt. Es bleibt diesbezüglich

noch viel zu tun und zu hoffen. Wenn alle Katholiken entsprechend ihrem religiösen Kredo sich auch politisch verhalten und einstellen würden, dann stände es anders und besser um dem politischen Katholizismus in der Schweiz, und wir wagen es zu sagen, auch um die Schweiz selber. Es fehlt da noch viel, kommunal, kantonal und eidgenössisch. Unsere Parlamente wären anders zusammengesetzt, der Sozialismus und der Freisinn usw. wären zurückgedrängt. Unentwegtes grundsatzpolitisches Arbeiten in diesem Bereiche gehört somit zu den immerwährenden Aufgaben katholischer Politik.

Es ist ganz klar, daß es der Kirche und Seelsorge nicht gleichgültig ist und sein kann, ob und wie das öffentliche Leben, die Politik das Naturrecht, das positiv göttliche Recht usw. respektiert und von ihnen getragen wird. Somit ist die Religion aufs lebhafteste an der Politik interessiert und damit auch die Politik an der Religion. Sosehr Kirche und Staat in ihrem eigenen Bereiche souverän sind, sosehr gibt es Berührungspunkte zwischen beiden. Von allem Anfang an gilt es, als eine eigentliche Häresie den Grundsatz zu kennzeichnen und zurückzuweisen, die Religion hätte nichts mit der Politik und die Politik nichts mit der Religion zu tun. Schon das ist Kulturkampf, die Wurzel und Seele des Kulturkampfes, die Säkularisierung des öffentlichen Lebens, die Laisierung der Politik. Auch der Staat hat Gott zu dienen! Es ist deshalb unbegreiflich, daß Regierungsrat Glasson freisinnigen Katholiken weismachen soll und will, die Ansicht von der unzertrennlichen Verbundenheit von Religion und Politik sei falsch, ebenso wie die Ansicht, ein Katholik dürfe nur einer «konfessionellen» Partei angehören, außerhalb einer solchen gebe es für einen Katholiken kein Seelenheil.

Nach dem, was über die Gewissenspflicht eines Katholiken gesagt worden ist, auf dem Boden der katholischen Weltanschauung zu politisieren, erhellt ganz klar die Unhaltbarkeit der regierungsrätlich-freisinnigen These. Es ist nur gut, daß der regierungsrätliche Sprecher den weltanschaulichen Einschlag der Fragestellung so deutlich herausgearbeitet hat und von Gewissenspflicht und Seelenheil spricht in Verbindung mit der Politik. Als Katholik wird Glasson wissen, daß über Fragen der Gewissenspflicht und Gewissensbildung die Kirche zuständig ist, nicht sein Freisinn.

Bekanntlich hat die Kirche konkret, nicht nur prinzipiell, Stellung genommen zur Parteizugehörigkeit von Katholiken. In jüngster Zeit hat der Hl. Stuhl die Zugehörigkeit zur kommunistischen Partei für einen Katholiken als unerlaubt erklärt und kommunistische «Katholiken» exkommuniziert. Im Bettagsmandat 1920 haben seinerzeit die Schweizer Bischöfe einen ähnlich gelagerten Entscheid bezüglich des Sozialismus gegeben: «Wer zum Sozialismus als System, zu seinen Grundanschauungen und Hauptzielen sich offen bekennt oder wer offen für die sozialistische Sache kämpft und wirbt, entbehrt, solange er in dieser Gesinnung unbelehrbar verharren will und verharrt, derjenigen Vorbedingung, welche zum würdigen Empfange eines Sakramentes unerlässlich ist.»

Bezüglich der freisinnigen Katholiken ist noch nichts Ähnliches offiziell erklärt worden, wenn auch schwerwiegende Erklärungen über den Liberalismus vorliegen, welche die Seelsorge, wie es ihr Recht und ihre Pflicht ist, für die Wissensbildung der Gläubigen verwendet. Es geht die Rede, freisinnige Katholiken wollten um eine kirchlich-offizielle Stellungnahme ersuchen, ob die Zugehörigkeit zur freisinnigen Partei für einen Katholiken erlaubt oder unerlaubt sei. Man könnte sich freuen, wenn eine solche Ab-

klärung erfolgen würde. Mit einem solchen Ansuchen würden die freisinnigen Katholiken ja schon die grundsätzliche Zuständigkeit der Kirche in dieser Frage erkennen und anerkennen. Das wäre schon sehr viel und eigentlich gegen jede freisinnige Tradition. Wie der Bescheid ausfallen müßte und würde, dürfte nicht zweifelhaft sein. So dürfte schon die Taktik davon abhalten, um einen solchen Entscheid anzusuchen. Die Strategie ist sich ja zum vornherein darüber klar.

Der weltanschaulich-politische Freisinn hat alles Interesse an einer Tarnung nicht nur seiner kulturkämpferischen Vergangenheit, sondern auch der Religions- und Kirchenfeindlichkeit seines Programms, welche heute zum mindesten in der konsequenten Laizität und Säkularisierung der Politik liegt. Darum beteuert er immer wieder seine positive Einstellung zu Religion und Kirche, um freisinnigen Katholiken Sand in die Augen zu streuen und sie bei der Stange zu halten oder für seine Politik zu gewinnen. Es verlohnte sich nicht, freisinnig zu sein, wenn die freisinnige Politik nicht grundsätzlich und tatsächlich u. a. auch darauf aus wäre, religiös-sittlichen, christlichen und kirchlichen Anschauungen und Forderungen über die Gestaltung des öffentlichen Lebens entgegenzutreten. Gewiß, die Virulenz eigentlicher Kirchenverfolgung der radikalen Kulturkampfzeit scheint für dormalen vorbei. Das besorgen heute die Marxisten kommunistischer Observanz, unter merkwürdigem Stillschweigen gewisser Kreise. Aber die grundverschiedene politische Konzeption über die Gestaltung des öffentlichen Lebens, die Ablehnung und Bekämpfung der katholischen Konzeption durch den politischen Freisinn genügt durchaus, um dem Freisinn die Tarnkappe der Religions- und Kirchenfreundlichkeit zu nehmen. Der Freisinn will keine religiös-konfessionell getragene und gestaltete Politik, weder von katholischer Seite, noch von protestantischer Seite. Wer die Geltung der Religion und des Christentums im öffentlichen Leben bekämpft, darf sich nicht wundern, daß er von der Religion und vom Christentum im öffentlichen Leben bekämpft wird!

Der freisinnige Katholik lehnt es als Diffamierung und Diskriminierung ab, als mindereres Christ hingestellt zu werden. Objektiv vertritt er jedoch ein mindereres Christentum, weil er ihm seine Geltung und Gültigkeit für das öffentliche Leben und die Politik bestreitet, wenn auch mit dem schönen Mäntelchen der Respektierung des Christentums. Zweifellos können auch freisinnige und sozialistische usw. Kreise sehr feine und liebenswürdige Persönlichkeiten aufweisen. Dadurch werden jedoch irrige politische und weltanschauliche Auffassungen nicht annehmbarer oder annehmbar. Es gibt sogar persönliche Freundschaft weltanschaulich gegensätzlicher Politiker. Wie weit diese Freundschaft gehen kann und soll, ist eine sehr schwierige Ermessensfrage. Es muß der Eindruck und Anschein vermieden werden, die Politiker gleich welcher Farbe verstanden sich bestens, der Gegensatz sei höchstens wahltaktischer Natur und berührte die Freundschaft in keiner Weise. Nie und nimmer darf auch nur der Anschein erweckt werden oder entstehen, daß zwar das Fußvolk einander bekämpft, die Generalstäbe einander jedoch augenzwinkernd verstehen.

Ein prominenter freisinniger Führer hat sich kürzlich wie folgt geäußert: «Was mich am meisten freute, ist die Tatsache, daß die Berufung auf die Religionsgefahr nicht mehr zieht. Die Aufpeitschung religiöser Gefühle brachte keinen Deut des erwarteten Erfolges. Dank gilt den Freisinnigen, daß sie den unfairen Angriffen auf ihr religiöses Gewissen standgehalten haben. Wir sind mindestens so gute Christen

wie jene, die das Christentum wiederum zu parteipolitischen Zwecken mißbrauchten. Wir sind es von Herzen und in der Tat.»

Aus den bisherigen Darlegungen geht hervor, was von dem ebensoguten freisinnigen Christentum des Herzens und der Tat zu halten ist und wo der Mißbrauch der Religion zu parteipolitischen Zwecken liegt, ob bei der Forderung oder bei der Ablehnung öffentlich-politischer Geltung christlich-konfessioneller Auffassungen und Forderungen! In etwa haben jedoch diese Feststellungen leider recht. Eine gewisse Anzahl freisinniger Katholiken hält den «Angriffen auf das religiöse Gewissen» wirklich stand. Das kann man nur, wenn das Gewissen nicht richtig gebildet ist und funktioniert. Gewissensbildung ist daher eine Pflicht der Seelsorge auch in grundsatzpolitischer Hinsicht. Darum reagieren ja bestimmte Kreise so empfindlich gegen «politische Predigten» und «Kanzelmißbrauch», gegen «politisierende Geistliche» und kirchliche Standesvereine, weil sie fühlen, daß ihnen die parteipolitischen Felle davonschwimmen müssen und werden, wenn die Katholiken richtig geschult werden und ihrem Gewissen auch in der Politik folgen. Freisinnige Parteiführer sind jedoch von Haus aus befangen und in keiner Weise legitimiert, sich als Gewissensberater für Katholiken zu geben. Das ist politischer Josephinismus, und der radikale Gewissensberater in der Politik macht notgedrungen eine ebenso unmögliche Figur wie der frère sacristain im rein religiösen und kirchlichen Bereiche.

Ein anderer prominenter freisinniger Führer wurde einst als Gewissensberater bemüht, um zu zeigen, daß man liberal und katholisch sein könne. Er wies nämlich auf die Tatsache hin, daß Liberale zu den Sakramenten gehen, also absolviert werden. Scheinbar richtig wurde daraus der Schluß gezogen: Wenn man nicht liberal sein könnte, könnte man nicht absolviert werden. Aber dieser Schluß ist in verschiedener Hinsicht ein Kurz- und Fehlschluß. Sehen wir davon ab, daß der liberale Katholik von dem von ihm ver-

schriebenen Rezept selber keinen Gebrauch gemacht hat. Sehen wir auch davon ab, daß er angesichts seiner ungültigen, weil protestantisch geschlossenen Ehe und der angeordneten Kremation keine vertrauenswürdige Figur machen mußte als Gewissensberater selbst liberaler Katholiken. Für den Seelsorger stellt sich aber das Problem: Wie verhält es sich mit der Disposition liberaler Pönitenten und wie verhält er selber sich zur Disposition liberaler Pönitenten? Bei mala fides ist der Fall sehr klar. Bei bona fides entsteht ein Konflikt mit dem bonum publicum. Es dürfte außer Zweifel sein, daß Gutgläubigkeit möglich ist und daß sie fehlen kann. Im letzten Fall ist eine Absolution unmöglich, sie wäre von seiten des Pönitenten wie des Beichtvaters ein Sakrileg. Bei Gutgläubigkeit wird vielleicht der Grundsatz angerufen: Salus animarum suprema lex, mit andern Worten, man möchte gerne eine allfällige Gutgläubigkeit in Ruhe lassen und liberale Katholiken in Vogel-Strauß-Seelsorge praktizieren lassen. Was ist damit für das Seelenheil gewonnen und was für das öffentliche Wohl von Kirche und Staat?

Es ist nicht unter allen Umständen pastorell klug, prinzipielle Gegensätze zu verschweigen. Es kann keine Rede davon sein, eine allfällige Gutgläubigkeit für alle Zeiten als genügende Voraussetzung gültiger und erlaubter Sakramentspendung anzusehen und anzunehmen. Der freisinnige Katholik steht vor der Alternative, seinen parteipolitischen oder seinen seelsorgerlichen Gewissensberatern zu folgen.

Kirche, Klerus und Seelsorge als solche sind an der Politik nur interessiert, insofern grundsatzpolitische Fragen auf dem Spiele stehen. Daß das Referat Glasson im Kreise freisinniger Katholiken diesen grundlegenden Aspekt des Problems wieder einmal aufgeworfen und zur Diskussion gestellt hat, ist eine erfreuliche Seite der Angelegenheit. Man beachte diesbezüglich die Darlegungen des diesjährigen Bettagsmandates. Höchstes Ethos der Politik und des Politikers ist der Einschlag des Ewigen im Zeitlichen, der Brückenschlag von der Polis zu Gott!

A. Sch.

## Heutige Taktik der Kirchenfeinde

Ein Beispiel für die satanische Verschlagenheit der heutigen Kirchenfeinde bietet ein Bericht, den ein Augenzeuge aus China der Propagandakongregation geliefert hat. — Schon im Januar 1951 war das Ziel der Kommunisten in Yünnan deutlich geworden, eine schismatische Kirche unter den Katholiken zu schaffen. Es zeigte sich aber bald, daß dieses Ziel durch Ausweisung der Bischöfe und der Missionare allein nicht zu erreichen war. So bildete man eine Reformgruppe von 14 Mitgliedern, darunter zwei chinesischen Priestern, deren Aufgabe es ist, die «Kirche» gegenüber der Regierung zu vertreten und die Katholiken «umzuerziehen». Die 14 Mitglieder sind von der Regierung bezahlt und anerkannt. Sie halten wöchentlich zwei- oder dreimal Versammlungen ab, zu denen die Christen durch Drohungen oder durch Überredung geholt werden. An Hand von übelsten Propagandaschriften werden dann ungefähr folgende Ideen eingehämmert: Der amerikanische Imperialismus bedient sich der Religion, um China allmählich zu beherrschen, natürlich mit Hilfe des Vatikans, der nur ein Werkzeug jenes Imperialismus sei (wie der Fall Mindszenty zeige), der unter Pius XI. einen Bund mit den Faschisten geschlossen habe und der sich unter Pius XII. u. a. freien Wahlen in Italien widersetzt habe. Dazu kommen Anklagen gegen die «Geheimgesellschaft» der Legion Mariens, gegen die Tätigkeit des Apostolischen Nuntius, Mgr.

Riberi, in China und gegen die «Kindermorde» in den Waisenhäusern. Darum gelte es, das imperialistische Joch abzuschütteln und sich der «Reformbewegung der Christen» anzuschließen.

Das Verfänglichste und Gefährlichste ist aber der Fragebogen, der den einzelnen vorgelegt wird und der gleichsam eine Zusammenfassung der vorausgehenden Konferenzen enthält. Die Fragen sprechen für sich selbst, wie einige Beispiele zeigen: Verbietet die Regierung, an das Christentum zu glauben und es zu verbreiten? — Wenn man die rein religiösen Beziehungen zum Papst nicht abbricht, ist man dann Apostat? — Wenn man sich der patriotischen Bewegung nicht anschließt und die Landesgesetze nicht befolgt, ist man dann nicht wirklich ein Verräter und Apostat? — Wenn man die Imperialisten beseitigt, die sowohl dem Land wie der Religion schaden, ist das Verrat an der Religion? — Andere Fragen betreffen das Problem des Gehorsams: Darf man schlechten Unterweisungen von Priestern folgen? — Wenn ein Priester einen schlechten Befehl gibt, sündigt er dann nicht vor Gott? — Begehen die Christen eine Sünde, wenn sie diese ungerechten Befehle zurückweisen? — Vertreten die Priester Gott in ihrem privaten Leben? — Sind die ihr Land und ihre Religion verratenden Handlungen von Priestern wirklich priesterlich? — Wenn Priester die schwere Sünde begangen haben,

ihr Land und ihre Religion zu verraten und wenn sie infolgedessen verhaftet und eingekerkert werden, können sie sich dann noch Stellvertreter Gottes nennen?

Man sieht ohne weiteres die Hinterhältigkeit solcher Fragen. Beschämend ist nur, daß zwei Priester der chinesischen Kirche an deren Abfassung mitgearbeitet haben! Geschickt wird darin der Artikel 8 der chinesischen Verfassung benützt, der allen Bürgern «Glaubensfreiheit» läßt. Als ob eine glaubensfeindliche Regierung eine den materialistischen Grundsätzen des Kommunismus entgegengesetzte Idee, nämlich die religiöse, gelten lassen und begünstigen könnte! — Gefährlich ist auch die Gleichstellung von Reform und Patriotismus. Für den Christen wird die Reform der Kirche die einzig mögliche Form des Patriotismus.

Um das Gewissen der Christen zu beschwichtigen, sagt man ihnen zudem, sie sollten etwas von der Starrheit ihrer Lehren opfern, dann würde die Kirche und der einzelne Christ den Sturm überstehen, so wie eine Rosenstaude sich unter dem Winde beugend bestehen bleibt, während eine starke Eiche vom Sturm entwurzelt wird. Eine junge Christin fragte den Missionar: «Sind für uns Katholiken alle Wege versperrt, um der neuen Gesellschaft anzugehören? Ist es mir nicht erlaubt, zu schweigen, wenn man mich über meine religiösen Überzeugungen fragt? Kann ich mich nicht mit dem Munde der Reform anschließen, während ich im Herzen dem Glauben treu bleibe? Müssen wir unseres Glaubens wegen unsere Zukunft und unsere Jugend opfern?» — Wenn man den Christen gesagt hätte: «Verleugne deinen Glauben, oder du mußt sterben!» — so wären sie als Helden und Märtyrer gefallen. Aber man sagte ihnen: Wir haben nichts gegen deinen Glauben; jeder ist frei in der Ausübung seiner Religion. Aber sei nicht der folgsame Hund der Imperialisten! Schließ dich unserem Kampf gegen den Imperialismus an, der sich der Kirche bedient, um sein Ziel der Eroberung unseres Landes zu erreichen!

Dazu kommt natürlich auch der materielle Gesichtspunkt: der Anschluß an die Reform sichert den Eintritt in die neue Gesellschaft, während die Weigerung um das Brot bringt. Ja noch mehr, von der Regierung unterstützt, könnte die reformierte katholische Kirche — so wird den Christen gesagt —

viele neue Anhänger gewinnen. Ihr behaltet ja (so sagt man den Christen weiter) den gleichen Glauben und die gleichen Dogmen wie der Bischof von Rom, nur die anderen päpstlichen Weisungen, zumal jene, die den Kommunismus betreffen, sind vom Imperialismus angesteckt und darum zu verwerfen. Nur am Altare und im Beichtstuhl ist der Priester wirklich Priester; sonst ist er nur ein Individuum wie jeder andere.

Christlichen Kindern hat man gesagt: Wenn der Pater dir befehlen würde, deine Mutter zu schlagen, so würdest du ihm nicht gehorchen, nicht wahr? Nun gut, ebensowenig darfst du ihm gehorchen, wenn er dir verbietet, dich der Reform anzuschließen, denn sonst würdest du dein Vaterland schlagen. — Die Unterscheidung zwischen schlechten und guten Befehlen ist ja richtig, aber hier werden die Kriterien der Kommunisten angewandt, um zu bestimmen, was gute oder schlechte Befehle von Priestern seien.

Heuchlerisch wird ferner immer wieder dies als Ziel hingestellt: die Kirche zu reinigen und sie aus der Politik herauszuheben. Nachdem sich die Politik in den religiösen Bereich eingemischt habe und nachdem besonders die Missionare als Wegbereiter der imperialistischen Eroberung benützt werden, wolle man die Kirche von der politischen Sklaverei befreien und wolle man ihr Antlitz reinwaschen von dem Schmutz, mit dem eine langjährige Zusammenarbeit mit dem Imperialismus sie besudelt hat.

Ja, man gibt vor, eine freie und unabhängige Kirche schaffen zu wollen, aber tatsächlich will man sie nur ihrem schlimmsten Feind unterwerfen und in dessen Sklaverei bringen; man will sie immer tiefer in die antiamerikanische Politik hineinziehen, im Sinne der großen politischen Bewegung: «Gegen Amerika, für Korea!»

Die Taktik der heutigen Kirchenverfolger ist im Grunde überall die gleiche: man will keine Märtyrer schaffen, sondern man will die Opfer auch noch ächten als Spione, als Imperialisten, als Verbrecher.

Es ergibt sich daraus ohne weiteres, wieviel Kraft und Gnade die Christen in den Ländern unter kommunistischem Einfluß brauchen und wie sehr sie darum unseres Gebetes bedürfen!

F. Bn.

## **Gnadenlehre und Glaubensverkündigung**

### **8. Das Geheimnis der Sünde**

Die Gnade ist nicht gleich dem allmächtigen Willen Gottes, der alles vollbringt, was er will (DB. 1369 gegen Quesnel, der lehrte, daß die Gnade Gottes unfehlbar wirke wie die göttliche Allmacht). Deshalb mag die vernünftige Kreatur der Gnade auch Widerstand zu leisten. Obgleich das vernünftige Geschöpf zur Zustimmung zur Gnade genügend befähigt ist, kann es diese Zustimmung bewußt versagen und wider Gottes Anordnung handeln. In diesem Fall muß das sündige Wesen mit Gottes Strafverhängung rechnen.

Das Versagen selbst kann aus einer gewissen Schwäche heraus geschehen. Es kann sich aber auch bewußt, in gewollter Auflehnung gegen Gott vollziehen. Die letztere Art ist die Bosheitssünde, deren abgründigste Form die Sünde gegen den Heiligen Geist darstellt.

Die Sünde selbst hat in ihrem Werden drei Stufen: Versuchung, Zustimmung und Ausführung. Vor der Zustimmung zur Sünde ergeht die Warnung, nach der Zustimmung der

Ruf zur Buße: Kain (Gen. 4, 7), die Menschen der Sündflut (1 Petr. 3, 20), Pharao (Ex. 5 ss.). Erfolgt keine Abkehr von der Sünde, so folgt die Strafe. Diese kann zeitlich oder ewig sein, sie kann das Leben des Leibes oder der Seele betreffen, sie kann sich als Einzel- oder Kollektivschuld, als Einzel- oder Kollektivstrafe an einzelnen, an Familien, an Geschlechtern und an Völkern auswirken.

Ein Beispiel zeitlicher und ewiger Verwerfung ist Judas Iskariot. Er war zum Apostel erwählt, aber unwürdig des Dienstes, ein Dieb, ein Liebhaber des Geldes, ein zynischer Heuchler, ein Teufel. Der Satan fährt in ihn, daß er den Plan faßt, Jesus zu verraten (Luk. 22, 1—6). Den Satan im Herzen führt er den unseligen Verrat aus (Joh. 13, 21—30, 18, 1—5). Unfruchtbare Reue erfaßt ihn, und in der Verzweiflung erhängt er sich (Matth. 27, 1—5).

Ein Beispiel kollektiver Schuld und Strafe sind die Juden. Bereits lastet schwere Schuld vom alten Bund her auf Israel (Matth. 23, 34—39). Das Maß der Schuld wird voll beim Erscheinen des Herrn. Die Juden glauben trotz aller Wunder

und Zeichen nicht. Sie werfen den lebendigen Baustein (Matth. 21, 42). Als geladene Gäste erscheinen sie nicht zum Hochzeitsmahl (Matth. 22, 1 ss.), töten als böse Winzer den Sohn (Matth. 21). Dieses Widerspruchs sind sich die Pharisäer voll bewußt. Sie reden gegen besseres Wissen und begehen die Sünde gegen den Hl. Geist (Matth. 12, 31—32). Als Strafe trifft sie die Verstockung (Matth. 13, 15, Joh. 12, 37, Apg. 28, 26—27, Rom 9—11). Entsprechend trifft die Juden als große nationale Strafe die Zerstörung der hl. Stadt mit allen ihren Greueln und dem Exil.

Zeitliche Strafen sind also die großen Zorngerichte Gottes über einzelne Menschen, über Familien, Geschlechter und Völker, wie sie die Geschichtsschreiber der hl. Bücher und die Propheten in so furchtbarer Weise schildern: Katastrophen durch Feuer und Wasser, Feindheimsuchung, Verbannung, Hungersnot und Seuchen. Ewige Strafen aber sind, mit denen die zeitlichen Strafen oft, aber nicht immer und nicht notwendig eine Einheit bilden: Die Beraubung des Anteils am Reiche Gottes, Ausschluß aus der hl. Stadt, Tilgung aus dem Buch des Lebens, äußerste Finsternis, ewiges Feuer und immerwährende Qualen.

Die verschiedenen Strafarten sind bei der Gnadenlehre gut zu berücksichtigen. Nicht immer sind zeitliche und ewige Strafen miteinander verbunden. Nicht immer bedeutet die kollektive Strafe die persönliche Verdammung aller Betroffenen.

### 9. Der vorausgesagte Strafvollzug

Ein gewichtiger Einwand scheint gegen Gottes Straferechtigkeit vorgebracht werden zu können mit der Behauptung: wie kann Judas eine Schuld angerechnet werden können, da sein Verhalten durch die Hl. Schrift bereits im voraus bestimmt ist? Denn Judas stand unter einem Verhängnis, das ihn unfehlbar und unabwendbar ins Verderben trieb (Joh. 17, 12). Ähnlich muß beim Wort über die Ärgernisse, die kommen müssen, geschlossen werden (Matth. 18, 7). Wie kann die Menschen, durch die Ärgernisse kommen müssen, eine gerechte Strafe treffen, wenn es sein muß, daß sie das Ärgernis verursachen? Wenn Gott die Juden verstockte und ihnen durch die Verstockung das Heilswirken unmöglich machte, wie können und dürfen sie dann zur Rechenschaft gezogen werden?

Folgende Überlegungen entkräften diese Einwände: «Daß die Schrift erfüllt werde», besagt nichts von einem unausweichbaren, vorbestimmten Schicksal des Judas. Das prophetische Wort erging vielmehr in Rücksicht auf das von Gott vorgewußte, freiwillige Versagen des Judas. Daß Judas als Werkzeug beim Tode Christi dienen mußte, ist eine Folge der weisen Vorsehung Gottes, die sogar das Handeln verworfener Menschen zur Verwirklichung eines göttlichen Planes einbeziehen kann. — Ferner: Gesetzt der Fall, daß sich Gott nicht der vollendeten Bosheit, sondern mehr der Schwäche des Judas (ähnlich dem Verhalten des Petrus bei der Verleugnung) zur Erfüllung seines Erlösungsplanes bedient hätte, so blieb Judas die Möglichkeit der Reue und Umkehr, so daß er trotz des Verrates sein persönliches Heil noch hätte erwirken können. Voraussagend aber hielten Ps. 40, 7—10 / 54, 13—15 / 108, 6—8. 17. 18 fest, daß dies nicht geschehen werde. — Ähnliches ist zu sagen über die Ärgernisse, «die kommen müssen».

Was letztlich die Verstockung der Juden anbelangt, ist sie nicht ein willkürliches, schon im voraus von Gott bestimmtes und unentrinnbares Verhängnis, sondern bereits eine der letzten Stufen des Strafvollzuges. Die Verstockung ist

demnach eine von Gott im voraus festgelegte Strafe für den vorausgesehenen Widerstand der Juden der Gnade gegenüber. Das gleiche gilt von der Macht der Verfügung, die Gott zur Strafe über die liebeleeren und ungläubigen Menschen kommen läßt, daß sie sich selber dem strafweisen Verderben in die Arme werfen (Matth. 24, 12, 2 Thess. 2, 9—12).

### 10. Die Reprobation

Im Zusammenhang mit dem Geheimnis der Sünde mag auch das Problem der Reprobation erörtert werden. Die Reprobation oder Verwerfung bereitet in der Tat vielen Suchenden Schwierigkeiten ohne Ende. Daß die verstockten Bösen ewige Strafe treffe, erregt im Gerechtigkeitsgefühl des Menschen keinen Widerspruch. Wohl aber gilt dies vom Axiom: *Quidquid movetur, ab alio movetur.* — Dieses Axiom besagt klar, daß ein Mensch das Heil nicht erlangen kann, wenn Gott seinerseits nicht alles zum Heil Notwendige tut. — Wenn nun aber ein Mensch, der ursprünglich die Gnade besaß, von der ewigen Seligkeit ausgeschlossen wird, muß nach diesem Axiom nicht letztlich Gott für das Verderben dieses Menschen, auf dem das furchtbare Los der Verdammung lastet, verantwortlich gemacht werden? Gott war es doch, der ihm die wirksame Gnade vorenthielt, dem Verhängnis zu entrinnen. Dieser Zweifel an Gott scheint durch Rom. 9 neue Nahrung zu erhalten. Da lesen wir: «Jakob habe ich geliebt, Esau aber gehaßt (besser: Esau war mir gleichgültig, um Esau kümmerte ich mich nicht). Ich erbarme mich, wessen ich will, und zeige Mitleid, wem ich will. Gerade dazu habe ich Pharao bestellt, daß ich an ihm meine Macht erweisen kann.» «Wem Gott will, zeigt er Erbarmen, und wen er will, verstockt er.» «Es hat der Töpfer freie Verfügung über den Ton, er kann aus der gleichen Masse ein Gefäß als Zierstück oder ein Gefäß für gemeine Zwecke schaffen.» «Im Grunde kommt es doch nicht auf unser Laufen und Wollen, sondern auf Gottes Erbarmen an.» Solche Worte möchte das Recht auf eine Lehre von einer Reprobation *ante praevisa demerita* geben.

Es ist aber bei der Auslegung von Röm. 9 darauf zu achten, daß Paulus im Falle Esau-Jakob nur von einer amtlichen Nichterwählung spricht, keineswegs aber von einem Ausschluß von der ewigen Seligkeit und einer persönlichen Verdammung. Dieses Wort betrifft die Zuteilung des Gnadenmaßes, die freilich ohne ein Vorverdient unsererseits erfolgt. Hier ist das Wort von Ton und Töpfer am Platze.

Weiter: wenn Gott sich erbarmt und Mitleid zeigt, wem er will, dann geschieht dies entweder durch ein besonderes Gnadengeschenk: Nicht jedem Volke tat er wie Israel (Ps. 147) oder durch einen besondern Akt verzeihender Güte auf ein vorangegangenes Vergehen hin (Maria Magdalena). Wenn Gott Menschen aufruft, um an ihnen seine Macht und Strafgerichtigkeit zu zeigen, so geschieht dies in Voraussicht einer Verschuldung. Überdies braucht diese Strafgerichtigkeit nicht notwendig eine ewige Strafe zu bedingen. Oft genügt eine zeitliche Strafe: Die Menschen der Sündflut (1 Petr. 3, 18; 4, 6), von denen mehrere dem Leibe nach gerichtet, dem Geiste nach aber gerettet wurden.

Wenn Gott jemand verstockt, dann geschieht dies als Strafe für den Widerstand der Gnade gegenüber. Nie aber ist die Verstockung vorgängig. Wenn Paulus von Ton und Töpfer spricht, so meint er erstlich die amtliche Stellung eines Menschen oder Volkes im Gottesreich. Auch die Bestimmung, ob jemand zum Leib, oder nur zur Seele von Synagoge und Kirche gehören soll, ist Bestimmung unabhängig von unserem Verdienst.

Letztlich: die Endbestimmung zur Seligkeit oder Verdammung vollzieht sich in Rücksicht auf unser Verdienst oder Mißverdienst. So ist auch das Wort von Gottes Erbarmen und unserem Wollen und Laufen zu verstehen. Es ist Röm. 9 eigen, wie die Propheten das Erscheinen Gottes zum Gericht als ein einziges großes Ereignis sahen, Gottes Heilswollen, seine voluntas antecedens und consequens als eine Sache, als flächig, nicht plastisch zu sehen. Diese Schau kann, wie es bereits der hl. Petrus andeutet, Haltlosen und Ungeschulden zum Verhängnis werden (2 Petr. 3, 16).

Daß die Verdammung nur auf Grund des menschlichen Versagens, nicht aber auf Grund einer freien Verfügung Gottes, die dem Mißverdienst vorangeht, erfolgt, sagen einmütig auch die Bestimmungen des kirchlichen Lehramtes: Das Mißverdienst des Sünders geht Gottes gerechtem Urteilsspruch voran (DB. 322, 816, 827).

In diesem Sinne ist auch das Axiom «Quidquid movetur, ab alio movetur» zu erklären und darzulegen. Zwischen dem

Erstwillen Gottes, der zur Gnade ruft — Gott will ja, daß alle Menschen selig werden — und der endgültigen und unwiderruflichen Verfügung Gottes in Anbetracht der Haltung des geschaffenen Wesens, steht der freie Wille der vernünftigen Kreatur. Da die Gnade nicht der göttlichen Allmacht gleichkommt und der freie Wille des Menschen durch die Gnade keinen Zwang erleidet — der freie Wille des Menschen ist nicht dem toten, seelenlosen Werkzeug gleich, das notwendig so handeln muß, wie es geführt wird. Vielmehr eignet dem Menschen, der nach Gottes Ebenbildlichkeit geschaffen ist, ein, wenn auch geschöpflich beschränktes, freies Entscheiden und Handeln —, kann durch Gottes Zulassung ein Mensch zu seinem Verhängnis der Gnade die Zustimmung versagen. Hierin kommt also offensichtlich die Schuld nicht Gott, sondern dem Menschen zu. Jedoch bleibt bei dieser Erkenntnis das furchtbare Geheimnis, weshalb Gott ein Geschöpf, dessen Verhängnis er voraus weiß, dennoch ins Dasein treten läßt.

P. Thomas Häberle, OSB., Disentis.

## **Ein heiliger Pfarrer P. Anton Maria Pucci, OSM. (1819-1892)**

**Seliggesprochen am 22. Juni 1952**

Die letzte der vier Seligsprechungen dieses Jahres galt dem Servitenpater Anton M. Pucci, der 46 Jahre Pfarrer in Viareggio (am Tyrrhenischen Meer, in der Diözese Pistoja) war. Das Volk nannte und nennt ihn mit Vorliebe «il Curatino», d. h. den kleinen, lieben Pfarrer, und dies nicht bloß wegen seiner kleinen, gebückten Gestalt, sondern vor allem wegen seiner großen Herzensgüte, die schon seinen treuherzigen Augen und aus seinem rundlichen Gesichte sprach.

Er war geboren am 16. April 1819 als Sohn des Mesners von Vico Poggiolo und erhielt in der Taufe den Namen Eustachio. Schon als Kind fand er seine Freude darin, bei der hl. Messe zu dienen und zu Hause Altärchen zu errichten. Es fiel ihm auch nicht schwer, dem Wunsche seiner Mutter folgend mit dem Spinnrad zu arbeiten, wie es seine einzige Schwester tat. Den Tag seiner ersten hl. Kommunion, die er mit 12 Jahren empfing, behielt er in Erinnerung als «den schönsten Tag seines Lebens». So wunderte sich niemand, das Eustachio Priester und Ordensmann werden wollte. Seine große Liebe zu Maria ließ ihn den Orden der Serviten wählen, dessen Mitglieder es als ihre besondere Aufgabe betrachteten, «sich selbst und wenn möglich die ganze Welt zu heiligen durch die Betrachtung des Leidens Christi und der Schmerzen seiner heiligsten Mutter». Eustachio nahm bei seinem Ortspfarrer Unterricht im Latein und trat am 23. Dezember 1837 in Florenz in das Noviziat der Serviten ein.

Auch im Noviziat zeigte er, nach dem Zeugnis seines unmittelbaren Vorgesetzten, einen sehr gelehrigen, geraden und ruhigen Charakter und bewies eine demütige und solide Frömmigkeit sowie einen großen Ernst in der Erfüllung all seiner Pflichten. So wurde er am 24. September 1843 vom Erzbischof von Florenz zum Priester geweiht. Nach weiteren Studien und vorübergehender Tätigkeit in Monte Senario wurde dann P. Anton Maria Pucci im Jahre 1846 zum Pfarrer von Viareggio bestellt und blieb in diesem Amt bis zu seinem Tod am 12. Januar 1892. Fast immer war er gleichzeitig Oberer der kleinen, aus sechs Personen bestehenden Klostersgemeinschaft der Serviten in Viareggio. Auch als er im Jahre 1883 zum Provinzial der Serviten der Toskana ernannt wurde, blieb er in seinem Amt als Pfarrer. Nur einen Monat im Jahr überließ er die Pfarrei den beiden

Kaplänen, die ebenfalls Serviten waren, und besuchte in dieser Zeit die ihm unterstehenden Ordenshäuser. Sonst entfernte er sich in all den langen Jahren seines Wirkens in Viareggio auch nicht einen Tag von der Pfarrei, die etwa 6000 Seelen zählte. Ein Laienbruder, der Jahre lang Sakristan in der Pfarrei war, hat im Prozeß das Tagewerk des Seligen geschildert: Um 5 Uhr stand er auf. Um 6 Uhr zelebrierte er die hl. Messe, die im allgemeinen 35 bis 40 Minuten dauerte. Nach der Danksagung nahm er ein wenig Kaffee und begab sich dann in den Beichtstuhl, wo er zuweilen bis gegen 11 Uhr festgehalten wurde; andernfalls begab er sich ins Pfarrbüro. Um 11.30 Uhr verrichtete er mit seinen Mitbrüdern das Chorgebet, ebenso am frühen Nachmittag. Dann machte er einen Rundgang durch die Pfarrei, wobei er die Kranken besuchte und sich der Armen annahm. Nach Hause zurückgekehrt, betete er zusammen mit den Hausinsassen den Rosenkranz und zog sich dann in sein Zimmer zurück, um zu studieren und zu beten, bis es Zeit war bis zum abendlichen Chorgebet. Um 21.30 Uhr ging er gewöhnlich zu Bett. — Sein Tagewerk hatte also nach außen nichts Außergewöhnliches, aber — so bezeugte z. B. der Architekt Gemignani — «man fühlte, daß dieser Diener Gottes kein gewöhnlicher Mensch war; in seinen Gebeten und in seinen priesterlichen Verrichtungen, in seinem ganzen Benehmen hatte er etwas Außergewöhnliches . . . und merkte man, daß er eine große Liebe zu Gott hatte, einen Geist der Andacht und einen wahren Eifer der Heiligkeit». Andere bezeugten: «Schon wenn man ihn beten sah, waren alle in Viareggio überzeugt, daß er die Huld und Gnade Gottes herabziehen könne; so groß war der Eifer seiner Andacht.» — «Seine hl. Messe schien die eines Heiligen zu sein. Er zelebrierte sie mit großer Andacht, und darin unterschied er sich sehr von vielen anderen Priestern. — In allem blieb er immer sich selber gleich, ohne Unausgeglichenheiten und ohne Inkonssequenzen.» — «Auch wenn man ihn auf der Straße sah, erkannte man sogleich, daß er in Gott versunken war und ständig betete. In besonderer Weise förderte er, vor allem durch sein Beispiel, die Verehrung der schmerzhaften Mutter und auch im Fieberdelirium seiner letzten Krankheit mahnte er noch: «Ich empfehle euch die Schmerzensmutter.»

Etwas von seinem lebendigen Glauben suchte er auch den ihm anvertrauten Seelen mitzuteilen, und tatsächlich hat er seine Pfarrei, die vorher keinen guten Ruf hatte, umgewandelt. Er zeigte auch bei der Predigt keine außergewöhnlichen Anlagen, aber er wurde gern gehört, weil alle Guten ihn schätzten und liebten. Er schuf für die Knaben die «Gesellschaft des hl. Luigi Gonzaga»; für die Mädchen sorgte er, indem er die heiligmäßige Schwester Giuliana Lenci, die von ihm geführt wurde, zum Unterricht und zur Erziehung der weiblichen Jugend anleitete. Das Glaubensleben unter den Männern und Frauen suchte er zu fördern durch die beiden Vereinigungen, die nach dem hl. Joseph bzw. nach der schmerzhaften Mutter und dem hl. Sakrament benannt waren.

Was aber wohl am meisten an ihm hervortrat und ihm die Liebe und Verehrung seiner Pfarrkinder gewann, das waren seine Werke der geistigen und leiblichen Barmherzigkeit. Man nannte ihn geradezu den «Friedensengel», denn er schien eine eigene Gabe zu haben, Entzweite miteinander auszuöhnen, zerrüttete Ehen in Ordnung zu bringen und Betrübte oder Leidende zu trösten: «Er ermunterte immer zum Gottvertrauen», sagte ein Zeuge aus, «und zwar so, daß man auch im Leiden sich erleichtert fühlte, wenn man mit ihm gesprochen hatte.» Manche Kranke, die er besuchte und die von den Ärzten aufgegeben schienen, waren überzeugt, daß sie durch seine Gebete und seinen Segen die Gesundheit wieder erlangten.

Ein anderer Titel, der allgemein dem seligen P. Pucci gegeben wurde, war der eines «Vaters der Armen». Nach seinem Tode gestand sogar eine kirchenfeindliche Zeitung: «Wenn man alle Unterstützungen und Almosen, die P. Pucci den Armen gab, zusammenzählen könnte, so würde das ein ganz großes Vermögen ausmachen, das er den Armen schenkte, während er selbst ganz ärmlich gekleidet einherging.» Weil man ihn schätzte und verehrte, stellten die Leute ihm viel zur Verfügung, aber er behielt nichts für sich, sondern entäußerte sich immer wieder selbst des Notwendigen, um ändern zu helfen. Begegnete ihm da einmal im Winter ein armer Greis, dem er schon oft Almosen gegeben hatte und der, sichtlich frierend, über die Kälte klagte. Der Selige erwiderte: «Heute habe ich nichts, was ich dir

geben könnte, aber dreh dich um!» Der Arme drehte sich um, und P. Pucci legte ihm seinen eigenen Mantel über die Schultern. In besonderer Weise offenbarte sich seine Güte und Nächstenliebe am Krankenbett seiner Pfarrkinder, zumal zur Zeit der Choleraepidemie, die in den Jahren 1854, 1855 und 1866 auch Viareggio heimsuchte. Er achtete nicht der eigenen Lebensgefahr und erwies jenen Kranken jede nur mögliche, geistige und auch materielle Hilfe, wie er es in normalen Fällen zu tun pflegte. Er schloß selbst jene nicht von seiner Hilfe aus, die der Kirche fern oder feindlich gesinnt waren. Einmal wurde er übrigens nachts angeblich zu einem Versehgang gerufen. Auf dem Wege aber wurde er überfallen und übel zugerichtet, so daß die Tatsache nicht verborgen blieb. Er konnte aber nicht dazu gebracht werden, daß er die Namen seiner Angreifer nenne, und er erwiderte auf alle Fragen nur, daß er ihnen verziehen habe. — Wenn man ihm vorhielt, daß er sich zu viel zumute und sich zu sehr ermüde, dann entgegnete er, es sei nicht notwendig, lang zu leben, wohl aber, daß man seine Pflicht zu erfüllen wisse. Er war aufrichtig und gerade und darum haßte er Verstellung und Lüge, wie die Zeugen besonders hervorheben. Gott schien die Heiligkeit seines Dieners zuweilen auch durch außergewöhnliche Gnadengaben zu bezeugen. Es genügte aber, so erklärte einer seiner Mitbürger, ihn zu sehen, um unwillkürlich einen hohen Begriff von seiner Demut zu haben. — Das Volk, das ihn kannte, hat treffend das Geheimnis und die Bedeutung des schlichten und bescheidenen Pfarrers, des «Curatino» zum Ausdruck gebracht, wenn es immer wieder anerkennend erklärte: «Der, ja, das ist ein wahrer Priester! — Einfältige Leute sagten ihm zuweilen auch ins Gesicht: «Sie, Herr Pfarrer, sind ein Heiliger!» Worauf er entgegnete: «Ich bin ein armer Sünder; betet für mich!»

In der Ausübung seiner priesterlichen Pflichten holte er sich die Todeskrankheit. Bei strömendem Regen zu einem Kranken gerufen, kam er durchnäßt nach Hause und mußte sich mit einer Lungenentzündung niederlegen. Auch in der Krankheit war er geduldig und gelassen, wie er es trotz seines cholerosischen Temperaments immer gewesen war. Nach wenigen Tagen, am 12. Januar 1892, starb er den Tod eines Heiligen. F. Bn.

## **Zur Moralischen Wiederaufrüstung von Caux**

Kardinal-Erzbischof Ildephons Schuster von Mailand nahm im verflossenen Juni in einer Erklärung Stellung zu Caux und seiner Moralischen Wiederaufrüstung, welche der «Osservatore Romano» in seiner Nummer vom 18. Juli 1952 ebenfalls veröffentlichte. Die Erklärung hat folgenden Wortlaut:

«Es ist ganz offensichtlich, daß selbst nach unserer Warnung vom Juni vorigen Jahres die irrgläubige Bewegung der Moralischen Wiederaufrüstung in Mailand fortfährt, Propaganda zu machen, indem sie sich auf die Gutgläubigkeit einiger großmütiger Menschen stützt, die deren Initiative fördern und finanzieren. Wir bringen daher in Erinnerung, was wir unseren Gläubigen bereits früher gesagt haben: Die Bewegung, die protestantischen Ursprungs und Aufbaus ist, steht außerhalb der Kontrolle der Kirche; davon ausgehend, ist sie irrgläubig. Sie ist etwas anderes als der katholische Glaube. Die Bewegung folgt einem protestantischen System, weil sie sich über die Kirche, die einzig und allein durch Christus Jesus beauftragt ist, den Seelen den Schatz der Erlösung zu vermitteln, hinwegsetzt und darauf aus ist, die

Geister in unmittelbare Verbindung mit Gott und seiner Gnade zu bringen. Das steht im Widerspruch zur göttlichen Ordnung und zum Evangelium. Nach der gegenwärtigen Ordnung der Dinge kann man nicht anders zum Vater gelangen als durch Jesus Christus; zu Jesus Christus aber gelangt man nur durch die Kirche. Die Bewegung ist auch gefährlich, und zwar sowohl für die Katholiken wie auch für die Nichtkatholiken. Sie ist — um nicht mehr zu sagen — deshalb für die Nichtkatholiken gefährlich, weil sie eine Art unvollständiger und subjektiver Religion, eine Moral ohne Dogmen, ohne Autoritätsprinzip, ohne einen von oben gegebenen Glauben, eine Herde ohne Hirten darstellt und außerhalb der legalen Kirche Christi steht. Mit einem Wort: Sie ist eine willkürliche Religiosität und folglich voller schwerwiegender Irrtümer, weil Christus seiner Kirche den Heiligen Geist gesandt hat, damit er sie in der ganzen Wahrheit leite, während die Männer der Moralischen Wiederaufrüstung in Caux sich von einem subjektiven Pietismus leiten lassen, der protestantischen Ursprungs ist. Jenen Christen, welche eine authentische moralische Wiederaufrü-

stung anstreben, die auf dem katholischen Dogma und nicht auf einem subjektiven Gefühl begründet ist, sei das Wort Dantes in Erinnerung gerufen: ‚Ihr habt das Alte und das Neue Testament und den Hirten der Kirche, der euch führt; das genügt zu eurem Heile.‘

In den letzten Wochen wurde der Aufsatz von Karl Adam in der Tübinger Theologischen Quartalschrift ‚Die Moralische Aufrüstung und das abendländische Christentum‘ in katholischen Zeitungen wiedergegeben mit der Bemerkung: Noch gibt es weite katholische Kreise, welche dieser Bewegung (von Caux) gegenüber ein Gefühl der Unsicherheit und Ablehnung in sich tragen und in ihr eine Verwässerung der Grundsätze sehen. Für diese hat Karl Adam seinen Aufsatz geschrieben, der für Katholiken richtunggebend ist.

Die englischen Bischöfe haben bekanntlich ihren Gläubigen das Mitmachen bei der Moralischen Wiederaufrüstung von Caux verboten, weil sie eine Zunahme des Indifferentismus befürchteten. Zusammen mit obiger Erklärung von Kardinal Schuster dürfte erhellen, welche Stellungnahme und Haltung für Katholiken richtunggebend ist. Wir haben in der Erklärung des Mailänder Kardinals die ruhige objektive Stellungnahme der katholischen Kirche zu Caux und seiner Moralischen Wiederaufrüstung vor uns, nicht im Aufsatz von Karl Adam. Der Katholik hat seine eigene Auffassung von der Moralischen Wiederaufrüstung, welche sich mit derjenigen von Caux nicht deckt. Es ist dasselbe Phänomen, das wir schon von der Oxfordgruppenbewegung her kennen: Was wahr ist an Caux, ist nicht neu, und was neu ist an Caux, ist nicht wahr. Vielleicht kann man auf so formulieren: Was wahr ist an Caux, ist katholisch, was nicht katholisch ist, ist nicht wahr und kommt für eine moralische Wiederaufrüstung nicht in Frage. Der Katholik geht nicht nach Caux als einer unter vielen anderen, sonst

geht er überhaupt nicht, um nicht mißzuverstehen und mißverstanden zu werden. Ohne unio fidei gibt es keine unio caritatis.

Der Erzbischof von Mecheln, Kardinal van Roey, hat seinerseits ebenfalls eine vom Gesamtepiskopate Belgiens gebilligte Erklärung gegen die Moralische Wiederaufrüstung von Caux abgegeben. Sie gefährdet die Einheit der Kirche und die Reinheit des wahren katholischen Glaubens. So steht also die Stellungnahme des Kardinals von Mecheln neben derjenigen Kardinal Schusters von Mailand. Auch der Kardinal von Köln, Erzbischof Frings, sprach sich gegen Caux aus. Bis jetzt hat sich die oberste kirchliche Instanz zu Caux noch nicht geäußert. Aber es ist doch deutlich, um was es geht. Um so peinlicher wirkt es, wenn Professor Karl Adam eine andere Stellung bezieht, peinlich sowohl doktrinell wie disziplinar. Es macht fast ein wenig den Anschein, als ob da Lehrstuhl gegen Lehrstuhl aufgerichtet und ausgespielt werden soll. Peinlich ist es auch, wenn die katholische Tagespresse in dieser für Dogma, Moral, Disziplin usw. bedeutsamen Frage das Wort ergreift und ihre Leserschaft informiert, ohne durch die verantwortlichen kirchlichen Instanzen dazu beauftragt oder von ihnen auch nur gedeckt zu sein. So löblich und dringlich die Information der katholischen Leserschaft über sämtliche Belange des öffentlichen Lebens vom Standpunkte der katholischen Weltanschauung und Kirche auch ist, so sehr legt sich eine enge Fühlung mit Theologie und kirchlichen Instanzen nahe. Man kann Philosophie, Theologie usw. nicht einfach unter Kulturpolitik subsumieren. Das gilt nicht nur für die Tagespresse, deren Redaktionen sooft theologische Einschläge zu verweiben haben, sondern auch für die Zeitschriften, welche das geistige Antlitz der Zeit nicht nur widerspiegeln, sondern auch prägen.

A. Sch.

## Zum Todestag des Herrn

Durch die katholische Presse des Aus- und Inlandes ging unlängst die kirchliche Nachricht, Mgr. Borgongini-Duca, Nuntius des Heiligen Stuhles bei der italienischen Regierung, ehemals Professor am Propagandakolleg in Rom, habe in einem vor kurzem erschienenen Buche endgültig nachgewiesen, der 7. April des Jahres 30 sei der Todestag unseres Herrn. An dieser Meldung sind zwei Dinge wohl auseinanderzuhalten:

1. Was das Datum betrifft, so sind seit vielen Jahrzehnten die katholischen und nichtkatholischen Schriftsteller und Historiker zum Ergebnis gekommen, daß den von der Passionsgeschichte in den vier Evangelien geforderten Bedingungen für den Todestag des Herrn am ehesten der 7. April 30 genüge.

Die Gründe hiefür sind kurz folgende. Jesus Christus erlitt den Kreuzestod unter der Statthalterschaft des Pontius Pilatus am Vortag des jüdischen Osterfestes, der auf einen Freitag fiel. Pilatus war nun Landpfleger von Judäa in den Jahren 26—36 oder 779—789 nach der Gründung Roms. Die legale Zeit zur Schlachtung der Osterlämmer war der Abend des 14. Nisan, des Frühlingsmonats, der begonnen wurde, sobald die vom Hohen Rat bestellten Organe das Neulicht des Mondes beobachteten. Mit den heute vorliegenden astronomischen Tabellen läßt sich für jeden Erdenort für die Zeit 4000 vor Christus bis 3000 nach Christus jedes Neulicht mit hinreichender Genauigkeit berechnen, und für die Zeit Jesu sind diese Berechnungen auch angestellt worden. Bei der jüdischen Kalenderpraxis von damals, die

die Bekenner des Islams noch heute befolgen, konnte es freilich schon vorkommen, daß mangels genauer Beobachtung die Datierung um einen Tag voraus oder hintendrein war. Die Jahre nun, in denen der Ostervollmond, der XIV. des Kalendermonats, um zwei und mehr Tage von einem Freitag abstand, kommen daher als Todesjahr Jesu nicht in Frage; für den Astronomen und Historiker kommen da nur in Betracht die Jahre 30 (7. IV.) und 33 (3. IV.). Der Biblikler hat dazu noch das Geburtsjahr des Herrn, die Zeit seines Auftretens und die Dauer seiner öffentlichen Wirksamkeit in Rechnung zu setzen. Heute ist allgemein zugegeben und bekannt, daß unsere christliche Zeitrechnung um mehrere Jahre zu spät angesetzt ist; es steht nämlich fest, daß König Herodes um Ostern 4 nach Christus oder 750 nach der Gründung Roms gestorben ist, damals aber war Jesus bereits geboren und wohl schon einige Jahre alt. Um den Zeitpunkt seines Auftretens und die Dauer der öffentlichen Wirksamkeit zu bestimmen, sind leider die Angaben der Evangelisten zu wenig präzise und eindeutig. Will man aber dem Herrn nicht eine öffentliche Wirksamkeit zuschreiben, die vier Jahre und länger dauerte, und ein Lebensalter von nahezu 40 Jahren, was mit den Angaben der Evangelien schwer vereinbar wäre, so hat man sich für das Jahr 30 nach Christus = 783 nach der Gründung Roms zu entscheiden, und damit ist auch der Todestag bestimmt.

2. Hat nun Mgr. Borgongini diesen Gedankengängen etwas wesentlich Neues hinzuzufügen? Er behauptet dies zwar, aber sein Beweisverfahren ist von A bis Z verfehlt.

Mgr. B. operiert erstens mit den Buchstaben, aus denen sich die hebräischen Worte der berühmten danielschen Weissagung von den Jahrwochen (9, 23—27) zusammensetzen, nimmt deren Zahlenwert und erhält damit alle gewünschten Daten des Lebens Jesu. Das ist aber nichts anderes als die jüdische Kabbala, die die Kirche und die christliche Wissenschaft von jeher als reine Willkür und Spitzfindigkeit entschieden abgelehnt haben. Übrigens hat der Herr selber es immer abgelehnt, auf Fragen der Jünger oder der Gegner nach dem «Wann?» oder «Wie viele?» eine bestimmte Antwort zu geben (s. Apg. 1, 6; Luk. 13, 23).

Mgr. B. rechnet zweitens mit reinen Mondjahren (zu 354—356 Tagen), er muß dies, wenn seine Rechnung stimmen soll. Mit reinen Mondjahren rechnen wohl die Moslem, die Juden aber benützten damals wie heute das gebundene Mondjahr, das heißt durch Einschalten eines ganzen Monats, in 19 Jahren siebenmal, brachten sie das Mondjahr mit dem Sonnenlauf in Einklang.

Mgr. B. bedient sich drittens der sogenannten chaldäischen Aera, die er mit König Nabopolassar von Babylon (625—604) oder noch früher beginnen läßt. In Wirklichkeit aber deckt sich nach Ginzler, Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie, (1906—1914), die chaldäische Aera mit der der syrischen Seleuziden, die 312/11 vor Christus anhebt.

Mgr. B. deutet viertens die danielschen Jahrwochen rein messianisch, während sie in erster Linie die makkabäische Zeit und erst in zweiter Linie die messianische und eschatologische Zeit betreffen. Nachdem der Verfasser von 1. Makk. in der Errichtung von Götzenbildern im Tempel zu Jerusalem durch Antiochus IV. von Syrien den von Daniel geweissagten «Greuel der Verwüstung» gesehen hat (Dan 9, 27; 1. Makk. 1, 54), hat der katholische Exeget kein Recht, die makkabäische Deutung als unbiblisch abzulehnen. Dieser Standpunkt ist ebenso einseitig und unbiblisch wie der der Rationalisten, die nur die makkabäische Deutung anerkennen wollen.

Das Ergebnis ist: Was an der Studie von Mgr. Borgognini wahr ist, ist nicht neu, und was daran neu ist, ist nicht wahr.

Dr. P. Theodor Schwegler, OSB., Einsiedeln, Obmann des Wissenschaftlichen Beirates der Schweizerischen kathol. Bibelbewegung.

## Kirchenchronik

### Persönliche Nachrichten

#### Bistum Basel

H.H. Josef Jost, bisher Kaplan in Hitzkirch (LU), ist zum Pfarrer von Perlen ernannt worden. H.H. Dr. Oskar Hunkeler, bisher Vikar an St. Anton in Luzern, ist zum Pfarrhelfer von Muri (AG) gewählt worden.

H.H. Max Wiß, bisher Vikar in Olten, ist als Pfarrer nach Vermes (Berner Jura) bestimmt. H.H. Neupriester Urs Huber kommt als erster Vikar an die werdende Pfarrei St. Marien in Olten.

#### Bistum Sitten

Der neue Bischof von Sitten, Mgr. François-Nestor Adam, hat am Feste Mariä Geburt, 8. September 1952, von seinem Bistum kanonisch Besitz ergriffen durch Vorweisung seiner Ernennungsbulle an das in corpore versammelte Domkapitel. Domdekan Dr. Schnyder dankte vorerst dem abtretenden Kapitelsvikar Camille Grand für seine während eines halben Jahres geleistete Arbeit als Bistumsverweser. Alsdann ließ Mgr. Adam, der von Kanzler Dr. Bayard eingeführt wurde, seine Ernennungsbulle verlesen und wurde vom Domdekan begrüßt und willkommen geheißen als neuer Bischof. Dieser antwortete auf die Begrüßung. Das Datum der Bischofskonsekration wurde auf den 12. Oktober 1952 festgesetzt. — Zum neuen Generalvikar des Bistums ernannte Mgr. Adam den bisherigen Kanzler Dr. Joseph Bayard.

A. Sch.

## Priesterexerziten

Im Exerzitenhaus *St. Josef, Wolhusen*, vom 22. bis 26. September, mittags: «Der marianische Priester» (P. Dr. Ferd. Kastner). Tel. Wolhusen (041) 87 11 74.

## Priesterseminar Solothurn

Im Priesterseminar St. Johann in Solothurn (Baselstraße 58) beginnt das neue Studienjahr für den Ordinandenkurs des Bistums Basel am 30. September (St.-Ursus-und-Viktor-Tag). Die Herren Alumnen rücken am Vorabend 29. September) bis spätestens 18 Uhr ein.

## Totentafel

Einem tragischen Geschick fiel H.H. Pfarrer Kaspar Kiechler in Obergesteln (Wallis) zum Opfer. Auf einem Gang auf die Furka am 2. September ertrank er in einem kleinen Bergsee. Er stammte aus Blitzingen, wo er im Jahre 1912 geboren war, und wo er auch begraben wurde. R.I.P. H.J.

## Rezensionen

*Johann Josef Gruber, SJ.: Des hl. Ignatius Weg zu Gott.* Echter-Verlag, Würzburg 1951. 327 Seiten, Leinen.

Das Exerzitenbüchlein zeigt des hl. Ignatius Weg zu Gott. Vorliegendes Buch zeigt die Wahrheiten dieses Büchleins in ihrer inneren Einheit. Es wird so zu einem Interpretieren dieses Büchleins und der ignatianischen Exerziten, deren theologisch-psychologische Kraft sofort erprobt und bewährt worden ist, als die geistlichen Übungen recht gegeben und mitgemacht wurden. Für beides bietet sich das Werk daher auch als Wegbereiter an.

A. Sch.

*T. F. Lindsay: Das Leben des Christen nach der Regel des hl. Benedikt.* Rex-Verlag, Luzern 1952. 284 Seiten, broschiert.

Abt Dr. Leodegar Hunkeler von Engelberg schreibt: «Eine Regelerklärung, welche die Weisungen und Vorschriften des Mönchsvaters Kapitel für Kapitel begleitet, Zeitbedingtes und Überzeitliches auseinanderhält und die Linie aufzeigt, welche die alte Regel mit dem christlichen Leben von heute verbindet, liegt hier vor.» Der Titel des englischen Originals ist die beste Charakteristik und Empfehlung des Werkes: *The holy rule for laymen*, wobei wir frei paraphrasieren: Die Richtschnur der Heiligkeit für Gläubige in der Welt.

A. Sch.

*Dr. h. c. Johann Mösch, Dompropst: Die christliche Erziehungslehre.* St.-Antonius-Verlag, Solothurn 1952. 132 Seiten, kt.

Nun liegt die verdienstvolle Schrift schon in zweiter Auflage vor. Sie bringt die Erziehungszyklika «Divini illius magistri» mit geeigneten Einzelüberschriften und kapitelweisen Inhaltsangaben am Rand, fügt ihr aber noch andere offizielle kirchliche Verlautbarungen an, welche ihr zeitlich vorangingen oder sie erklären. Verschiedene schweizerische Bischöfe oder Erziehungsfachleute haben dem Werke schon in der 1. Auflage Begleitworte mitgegeben. Die Rezension kann sich nur dem Wunsche des Diözesanbischofs anschließen, daß diese Ausgabe «in die Hände aller Priester und Lehrer sowie auf den Tisch der Führer im öffentlichen Leben und der Familienväter komme und ihre Gedanken durchgearbeitet werden in Vereinen und Studienzirkeln aller Art. Die Grundsätze dieses Papstrundschreibens müssen Gemeingut werden zum Heil und Segen der Jugend, der Familien und der Heimat!»

A. Sch.

*Aurelius Augustinus: Bekenntnisse.* Übertragen von Karl Johann Perl. Verlag Ferdinand Schöningh, Paderborn 1952. 411 Seiten, Leinen.

Hand aufs Herz: Wie groß ist der Prozentsatz unserer Leserschaft, welcher die Bekenntnisse des hl. Augustinus gelesen und zum geistigen Eigentum gemacht hat? Die neun ersten Bücher sind augustininische Autobiographie bis zum Höhepunkt der großen Wende seines Lebens, das in den schönsten Hymnus ausklingt, der je einer Mutter gesungen worden ist. Das 10. Buch ist das Herz der Lyrik und die Lyrik des Herzens. Die drei letzten Bücher handeln von der Auslegung des biblischen Schöpfungsberichtes (worüber Augustinus fünf Werke verfaßte!). Möge diese Ausgabe dazu beitragen, Augustinus und in ihm den ewigen Menschen und noch mehr den ewigen Gott in der Schöpfung der Welt und des Menschen kennen, ertragen und lieben zu lernen!

A. Sch.

*Kleine Waldstattbücher: Ezechiël Britschgi: Bei den Menschenfressern von Maranhao.* Waldstattverlag, Einsiedeln, 95 S. Gbd. Leinen. Die packende Geschichte einer Kapuzinermission im 17. Jahrhundert. *Erich Eberle: Die Heldenbuben von Nagasaki.* 108 S. Die ergreifende Geschichte aus der Heldenzeit der Mission in Japan im 16. Jahrhundert. *Nivard Züllig: Der Teufelskerl.* 100 S. Bietet das packende Lebensbild des Kapuzinermissionen Josef von Palermo (1864—1886), dessen Seligsprechungsprozeß in Gängen ist. *Ezechiël Britschgi: Dolores.* 100 S. Bietet die Geschichte einer Passionsblume, die aus bestem Hause erblühte und an Lepra erkrankte. Hier stört etwas, daß die scheinbare Vortrefflichkeit der Natur weder beim Vater, noch beim Bräutigam, und auch nicht bei der Mutter standhielt im Feuer der Prüfung. Um so mehr ist das bei der Heldin der Fall. *Hedwig Bolliger: Kameraden,* 111 Seiten, behandelt ein anderes Thema: Gegenseitige Erziehung echter Kameradschaftlichkeit, verbunden mit einem Raupen-Hobby. *Lothar Schläpfer* griff mit seinem

«Eurytos, der Spartaner» (115 Seiten) in die Welt des klassischen Griechenland zurück, in die Heldenzeit der Perserkriege (Thermopylae), für welche der Knabe Eurytos herangezogen wurde.

Im Bestreben, der schlechten Jugendliteratur positiv entgegenzuarbeiten, kommt in den «kleinen Waldstattbüchern» ein prächtiger neuer Typ zustande. Die Mühe, welche sich damit P. Ezechiël Britschgi, OFM Cap., macht mit Mitbrüdern und Mitarbeitern, das Wagnis, das er auf sich nimmt, sollte von der Seelsorge verstanden und mitgetragen werden, was die finanzielle Seite anbetrifft, besonders da der Preis der Bändchen einheitlich auf Fr. 3.50 festgesetzt worden ist. Jeder Jugendseelsorger wird am Echo bald einmal merken, daß er hier zügige Literatur vor sich hat, wertvolle Mitstreiter gegen das Böse und Kämpfer für das Gute in der Jugendseele. Da sie den Vorteil hat, aus Geschichte und Leben gegriffen zu sein, greift sie auch ins volle Leben hinein!  
A. Sch.

## Soeben erschienen

**Rast, Max: Welt und Gott.** Philosophische Gotteslehre, 211 Seiten. Leinen Fr. 14.15.  
(Bd. 1 der Sammlung: «Mensch, Welt, Gott.» Ein Aufbau der Philosophie in Einzeldarstellungen.)

**Buchhandlung Räber & Cie., Luzern**

Gesucht in größeres Pfarrhaus (Diasporastadt) eine treue und tüchtige

### Haushälterin

auf Anfang Oktober oder nach Uebereinkunft.  
Angebote unter Chiffre 2635 befördert die Expedition der KZ.

Gutkatholischer Jungmann (24 Jahre alt) sucht Stelle als

### Sakristan

(hauptamtlich).  
**Benedikt Notter, Luzern,**  
St.-Karli-Quai 12

### Eidgen. Bettag!

Aussetzungs - Leuchter, 7-Licht, verstellbar. - Kerzen, Weihrauch zu 6.—, 7.—, 11.—, 14.— und 18.— Fr., tropffreies Anzündwachs. Harte Rauchfaßkohlen.

**Blumen-Vasen** in Kupfer oder Messing, mit schweren Füßen und Einsteckgitterli. Cachepots in jeder Größe. Prompte Lieferung.

**J. Sträble, Luzern, Tel. 041/233 18**

### Seminar-Soutanen

aus reinwollenen Strapazierstoffen, starke Cingula, Birette, liefert seit 30 Jahren

**J. Sträble, Luzern,** bei der Hofkirche, **Telefon (041) 233 18.**

Tüchtige Person sucht Stelle als

### Haushälterin

in geistliches Haus.  
Adresse unter 2634 bei der Expedition der KZ.

## WURLITZER ORGEL

... sie bewährt sich immer mehr

**Piano-Eckenstein AG.**  
Nadelberg 20 Basel Tel. 26380

**Inserat-Annahme**  
durch RÄBER & CIE.  
Frankenstraße, LUZERN.

## DER GROSSE HERDER

Nachschlagewerk für Wissen und Leben

5., neubearbeitete Auflage von «Herders Konversationslexikon»

10 Bände im Format 15,5×24 cm. 9 reich illustrierte Bände von A—Z. Der 10. Band vollzieht einen revolutionären Fortschritt in der Lexikographie:

**Herders Bildungsbuch «Die Welt des Menschen»**

fügt das, was in den einzelnen Artikeln der übrigen Bände in der Ordnung des Alphabets griffbereit gemacht ist, in eine universale Weltanschauung ein und setzt den Schlußstein zu einem geistigen Bau, der in früheren Herderschen Lexika mit den bewährten und berühmt gewordenen Rahmenartikeln vorbereitet wurde.

Der erste Band erscheint rechtzeitig vor Weihnachten 1952, die weiteren Bände sollen in regelmäßigen Abständen von 4—5 Monaten erscheinen.

Subskriptionspreis je Band in Ganzleinen Fr. 44.60, nach Ablauf der Subskriptionsfrist Fr. 49.20.

Umtauschmöglichkeit alter und mehrbändiger Lexika gegen Gutschrift von Fr. 40.—.

Nutzen Sie die Vorteile der Subskription!

Sie erhalten den ausführlichen Spezialprospekt auf Wunsch durch

## RÄBER & CIE., LUZERN

# SAMOS des PÈRES



## MUSCATELLER MESSWEIN



Direkter Import: KEEL & CO., WALZENHAUSEN, Tel. 071/44571  
Harasse zu 24- und 30-Liter-Flaschen Fäßchen ab 32 Liter

### Feldprediger

-Uniformen, feinste Maßarbeit mit Probe, Mäntel, Käppi. Erstklassige Bedienung durch erfahrene Uniformschneiderei.

**Breviere** in Kleinformat, 48", mit sehr gutem Druck, grauer Leinwand einband mit Marmorschnitt, neueste Ausgabe, 4 Bände, nur 100.— Fr.!

**J. STRÄSSLE LUZERN**  
KIRCHENBEDARF ... HOFKIRCHE



Elektrische  
**Glocken-Läutmaschinen**

⊕ Patent  
Bekannt größte Erfahrung  
Unübertreffliche Betriebssicherheit

**Joh. Muff Ingenieur Triengen**  
Telephon (045) 5 45 20

Ausgeführte Anlagen: Kathedralen Chur, St. Gallen, Einsiedeln, Mariastein, Lausanne, St-Pierre Genf, Hofkirche Luzern, Basler Münster, Berner Münster (schwerste Glocke der Schweiz, 13 000 kg), Dom Mailand usw.

**Kirchenfenster** und  
**Vorfenster** zu bestehenden Fenstern

in Eisen und Metall durch die Spezialfirma

**MEYER-BURRI & Cie. AG.**  
Kassen- und Eisenbau - LUZERN - Vonmattstr. 20 Tel. 21874

*Clichés rasch und zuverlässig!*  
**SCHWITTER A.G.**  
BASEL Allschwilerstrasse 90  
ZÜRICH Stauffacherstrasse 45

**Cocosläufer**

für Kirchengänge sind durch 2 Preisabschläge dieses Jahres nun sehr preiswert. Der billigste Wärmeschutz! Geräuschloses Gehen. Reiner Cocos oder Sisal ist unempfindlich für Nässe. Läuferbreiten in 60, 70, 80, 90, 100, 110, 120, 135, 150, 170 und 200 cm. — Schöne Musterungen. Vor dem Kriege gelieferte Cocosläufer in stark benützten Kirchen sind noch heute einwandfrei. Prompte Lieferung.

J. Sträßle, Luzern, Tel. 041/2 33 18



**Meßweine**

sowie **Tisch- u. Flaschenweine** beziehen Sie vorteilhaft von der vereidigten, altbekannten Vertrauensfirma

**Fuchs & Co., Zug**  
Telephon (042) 4 00 41

Gesucht

**Verlagslektor (en)**

im Nebenamt, für theologische Werke.

Erfordert Belesenheit, kritische Urteilskraft, Kenntnis fremder Sprachen, Fähigkeit knapp zu formulieren und eventuell Uebersetzungen stilistisch zu überarbeiten.

Angebote erbeten unter Chiffre 2628 an die Schweiz. Kirchenzeitung Luzern

**Passionsspiele Selzach**

Sonntag, 21. September / Sonntag, 28. September

**Verlängerung:** Sonntage 5. und 12. Oktober

Beginn: 11.00 Uhr; Mittagspause 13.00—14.30 Uhr;  
Schluß 16.30.

Preise: Fr. 5.—, 7.—, 8.—, 9.—, 10.—.

**Extra-Vorstellung**

Samstag, 20. September, nachmittags 13.30 bis 17.30 Uhr. Kinder Fr. 2.—, Erwachsene Fr. 4.—

Telefon: (065) 6 82 44 oder Pfarramt (065) 6 80 50.  
Gute Zugverbindungen.  
Sonntags Spätmesse 10.20 Uhr.

*Wichtige Neuauflagen*

**Gröber, C.:** Das Buch der Mutter. Wege, Kraftquellen und Ziele christlicher Mutterschaft. 6. Aufl. 222 S. Ln. Fr. 11.65

**Newman, John:** Der Traum des Gerontius. Übertragen und einged. von Th. Haecker. 3. Auflage 48 S. Ppbd. Fr. 3.35

**Peterson, Erik:** Apostel und Zeuge Christi. Auslegung des Philipperbriefes. 3. Aufl. 45 S. Ppbd. Fr. 3.—

**Das Dankgebet der Kirche.** Lat. Präfationen des christlichen Altertums, übersetzt von J. Strangfeld. 2., verbesserte Auflage. 96 Seiten. Ppbd. Fr. 3.35

**Gebete der Urkirche.** Ausgewählt und übertragen von Ludwig A. Winterswyl. 2. Auflage. 79 Seiten. Ppbd. Fr. 3.35

**BUCHHANDLUNG RÄBER & CIE., LUZERN**



Telephon (033) 2 29 64

Fabrikation von Präzisions-Turmuhren modernster Konstruktion

Umbauten in elektroautomatischen Gewichtsaufzug

Zifferblätter, Zeiger

Revisionen und Reparaturen aller Systeme  
Qualität Garantie Preis

**Prostata-Leiden**

**Beschwerden beim Wasser-Lösen**

chronische Leiden, werden ohne Operation mit Erfolg behandelt im Kurhaus Brunau, Zürich, Brunastr. 15. Auskunft: Tel. (051) 25 66 50